

connus, qu'il a commandés, et dont il se souvient toujours, toujours....."

* * *

Après son voyage en France, le curé est allé visiter l'exposition d'Anvers, et c'est avec un légitime sentiment d'orgueil qu'il a constaté que le Canada y était bien représenté.

Une chose surtout l'a frappé, un article, un produit de l'industrie locale : le papier de St-Jérôme.

Aussi finit-il sa lettre par ces mots qui ont lieu de flatter notre chauvinisme : "Le papier belge ne vaut pas le papier Rolland!"

Cela n'a rien qui nous étonne, du reste, puisque c'est sur le papier de Saint-Jérôme que s'imprime LE MONDE ILLUSTRÉ.

Ce n'est peut-être pas très modeste ce que je dis là, mais puisque c'est vrai.....!

LEON LEDIEU.

MA BELLE-MÈRE

MONOLOGUE

(Le gendre arrivait sur la scène en se frottant les mains, et avec toutes les apparences d'une extrême satisfaction.)

J'AI une bonne nouvelle à vous annoncer... hier soir, ma belle-mère a avalé un cure-dent en croyant prendre une pilule, et le médecin m'a dit : (baissant la voix) "C'est très grave... très grave... à moins pourtant d'un de ces hasards fabuleux..." (Avec éclat) Oh ! mais c'est impossible ! Quand les médecins vous disent—c'est très grave—on sait ce que cela signifie, n'est-ce pas ! et le mien, qui est un âne, n'aurait aucune raison pour me jouer ce mauvais tour... Enfin, il a ajouté : "Il faut qu'elle rende le cure-dent, sans quoi elle rendra l'âme !" Qu'elle garde le cure-dent ! allais-je m'écrier, quand, songeant à la présence du docteur : (Avec une émotion hypocrite) "Oh ! guérissez-là, bon docteur, cette bonne, chère et excellente femme !!" (D'un ton naturel) Que voulez-vous !... il faut bien sauver les apparences... Mais avec vous je n'ai pas les mêmes ménagements à garder, et vous allez comprendre la haine féroce que j'éprouve pour cette espèce de sauvagesse qu'on appelle ma belle-mère.

Non, voyez-vous, sur toute la surface du globe... en Chine, au Pérou, en Russie, en Allemagne, au Japon, au Canada, en Australie, au Nord-Ouest, n'importe où ! je défie de trouver une femme plus acariâtre, plus méchante, plus insupportable, plus revêche, plus médisante, plus maussade, plus tracassière que ma belle-mère ! Ce qu'elle m'a fait souffrir !... (avec désespoir) j'en ai froid dans le dos quand j'y pense !...

Ainsi, tenez... le jour même de mon mariage, j'eus un premier échantillon de son caractère... Figurez-vous qu'après la messe il y a eu un petit repas... vous savez... un de ces repas assommant pour le marié, où assistent les témoins et les parents... J'avais hâte, comme bien vous pensez, que tout cela fut terminé, pour aller prendre le bateau à la traverse de Longueuil... C'est là que je faisais mon voyage de nocce... Ah ! dame... j'aurais préféré aller à New-York... ou en Californie... mais le voyage de Longueuil, c'est moins dispendieux... (au public et avec conviction) oui ! je vous assure que c'est bien moins dispendieux... j'ai fait le calcul... Toujours est-il que j'étais pressé d'en finir, d'autant plus que ma belle-mère m'énervait avec ses recommandations... (imitant la voix de sa belle-mère) O Oscar ! vous aurez bien soin d'elle !... O Oscar ! c'est mon unique fille !... O Oscar ! rendez la heureuse !... O Oscar ! elle a l'estomac délicat, empêchez-la de manger trop de boudin !... et patati, patata, ça n'avait plus de fin, et ma belle-mère qui pleurait et qui m'embrassait que c'en était fatigant. Et pendant ce temps, je voyais là, ma petite femme, si gentille, si bonne, si douce, que je ne pouvais pas embrasser, moi !

Impatienté, je tire ma montre et je m'écrie : "Eh mais ! voilà dix heures trois quarts !... nous avons juste le temps d'arriver au bateau de onze heures !" Là-dessus, ma belle-mère qui éclate en sanglots : "Oh non ! pas encore !... attendez jusqu'à onze heures et demie !" Par politesse—car je suis poli, moi—et puis par déférence pour l'esprit

de famille, je condescends à ce délai. La demie-heure se passe... je me lève... je prie ma femme de venir... elle se lève aussi... autre scène... crac !... ma belle-mère qui se trouve mal... On se précipite sur elle... on l'asperge avec de l'eau, du vinaigre, du whisky, de la bière, tout ce qui se trouve de liquide sur la table, une vraie inondation... Enfin, elle revient à elle... Je profite de l'occasion :

—Belle maman, vous êtes mieux, tout va bien, nous partons !

Nouvelle lamentation... et alors... alors une idée infernale surgit dans le cerveau de ma belle-mère.

—Mais, au fait, j'y songe, s'écria-t-elle, je vais avec vous ; Longueuil n'est pas si loin... je trouverai bien une chambre à l'hôtel Montarville où vous avez retenu la vôtre... c'est entendu, nous allons y aller tous les trois, ce sera plus gentil.

Bien plus gentil !... Je frémis d'horreur et mes cheveux se dressent sur la tête.

—Mais, belle maman, c'est contraire à tous les usages...

—Comment ça ! tous les usages... qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse à moi, les usages...

—Mais enfin, belle maman, vous comprenez... ça... ça ne se fait pas...

Voilà une femme qui entre en furie.

—Dites tout de suite que ça vous ennuie... ah ! vous n'êtes qu'un grossier, monsieur ; un impoli, monsieur ; et je vois que j'ai donné ma fille à un monsieur qui n'est pas un monsieur, monsieur !... Comment ? vous voulez m'ôter le droit d'accompagner ma fille... ma fille chérie... vous voulez me la ravir... nous verrons bien ça !...

Je veux protester... elle m'agonise de sottises... ma foi ! la moutarde me monte au nez... je l'appelle vieille patraque... oui, je dois l'avouer, ça m'a échappé, je l'ai appelée vieille patraque... Oh alors ! si vous aviez vu ma belle-mère !... une tigresse enragée !... Elle saisit un flacon de gin pour me le flanquer à la tête... je me baisse... je pare le coup... et le flacon va éclater en morceau sur le dos d'un bossu qui se trouvait de la noce, parce que ma belle-mère prétendait qu'un bossu dans une noce donnait la *good luck* au jeune ménage. Le bossu crie "à l'assassin" !... crac ! voilà ma petite femme qui se trouve mal... nouvelle inondation... nouveaux cris... tapage épouvantable... les voisins accourent... on va chercher la police... la tête me tourne... je ne sais plus que devenir... que faire... Alors, dans un moment de désespoir bien facile à comprendre, je saisis ma belle-mère, qui m'égratigne, me pince, me mord... mais cela m'était bien égal ; je grimpe l'escalier, je monte au troisième étage, je l'enferme à double tour auprès de la chambre de bain, et je jette la clé par dessus les toits.

Pendant ce temps, un grand rassemblement s'était formé devant la maison ; mais j'étais décidé à en finir... une voiture passait... je la hèle... je prends ma femme à moitié morte et je m'installe avec elle dedans... et j'entendais les badauds de la rue qui disaient : "En voilà une drôle de noce ! ohé, le mari ! bonne chance !" et un tas d'autres balivernes... si vous croyez que c'est amusant, vous !

Enfin, j'ai pu échapper ce jour-là à la furie de ma belle-mère, grâce aux gens de la noce qui s'occupèrent tout d'abord de graisser la bosse du bossu avec des *gretons*, puis se mirent à vider les bouteilles pour se remettre de toutes leurs émotions, oubliant complètement ma belle-mère, qui resta dans l'endroit où je l'avais laissée, treize heures et vingt-trois minutes.

Eh bien ! tout cela n'est que de la petite bière auprès de ce que ma belle-mère m'a fait souffrir depuis ! Après avoir fait une paix qui n'a duré que quatre-vingt-quatre heures, juste la moitié d'une semaine, la guerre s'est déclarée pour ne plus finir... tantôt violente et ouverte... tantôt sourde et pleine de ruses... une vraie guerre de mépris... Son imagination féconde invente des choses impossibles pour me contrarier... Si je vais dîner chez elle, elle fait servir les plats que je ne peux pas digérer... Si j'ai froid, elle ouvre les fenêtres... Si j'ai chaud, elle les ferme... Quand je lis ou que je travaille, elle joue du piano ou du cornet à piston... oui ! du cornet à piston !... Sachant que sa présence m'agace, elle est toujours fourrée chez moi... Quand il pleut, elle cache mon parapluie... Si je dis blanc, elle dit noir... Je désirais appeler mon petit dernier Au-

guste, elle l'a baptisé *Anatole*... un nom que je ne peux pas souffrir !...

Il faudrait deux mois pour vous conter tout... mais enfin... (avec joie) ça va finir... (se reprenant) vrai, là, je ne voudrais pas que vous vous imaginiez que je souhaite la mort de ma belle-mère... Loin de moi une si mauvaise pensée... mais enfin... la vie n'a qu'un temps... nous devons tous mourir... un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra tous y passer, n'est-ce pas ?... Eh bien ! ma foi, j'aimerais mieux pour elle que ce fut un peu plus tôt qu'un peu plus tard... il n'y a pas de mal à dire cela, puisqu'il faut y passer, n'est-il pas vrai ?...

(Tirant une lettre de sa poche.) Mais, à propos, cette lettre que j'ai trouvée ici en rentrant... je ne l'ai pas ouverte... (examinant l'enveloppe) ah ! l'écriture de mon médecin... (avec tristesse) je devine... c'est la nouvelle fatale... (avec une grande émotion) pauvre femme !... tout de même, cela me fait quelque chose... (s'apprêtant à déchirer l'enveloppe et avec une émotion croissante) c'est curieux !... ce que c'est que la mort !... je me sens tout ému !... (avec des larmes dans la voix et passant son mouchoir sur les yeux) au fond, elle avait du bon... et puis je l'ai bien fait enrager de mon côté... mais enfin... vous êtes au ciel, belle maman, heureuse... au milieu des petits anges... loin de cette terre ingrate... (déchirant la lettre et pleurant presque) elle me pardonne de là-haut... comme je lui pardonne d'en bas... ah ! tenez, cela me fait réellement du chagrin... je crois que je vais pleurer... enfin, il faut se faire une raison... (parcourant la lettre et changeant d'expression) ah ! mon Dieu ! (lisant) :

Mon cher ami,

Votre belle-mère, grâce à un médicament énergique, a rendu le cure-dent ; elle est sauvée. J'ai accompli un miracle médical.

(Avec désespoir et colère.) Ah ! le misérable !... ma belle-mère ressuscitée !... c'est fait pour moi !... quel coup !... Et mon bonheur !... et ma tranquillité ! Non ! décidément j'aime mieux en finir avec la vie et me jeter dans le premier trou venu... (avec rage) oh ! ces médecins !... ces médecins !... Et il appelle cela un miracle médical... L'imbécile ! (Il sort furieux).

MAURICE O'REILLY.

Montréal, mai 1885.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Edmond Gauthier, 99, rue Saint-Antoine ; J. Gaudet, 1939, rue Notre-Dame ; E. Couture, 207, rue des Allemands ; P.-O. Cérat (2 primes), 966, rue Ste-Catherine ; Joseph Ponton, 44, rue St-Laurent ; Albert Schwartz, 232, rue Aqueduc ; Henri Queneville, 148, rue Montcalm ; Isidore Leclaire, 150, rue Saint-Denis ; Denis Perreault, 2327, rue Notre-Dame ; Alexis Daigneau, 5, ruelle St-Léon ; E. Barsalo, 73, rue des Inspecteurs ; Dame Louis Fafard, 726, rue Ste-Catherine ; Joseph Lefebvre, 187, rue Aqueduc ; A. D. Jobin, N.P. (\$25.00), 257, rue Dorchester ; Mlle Virginie Pigeon, coin des rues des Inspecteurs et Bonaventure ; Dame Zotique Lauzon, 272, rue Jacques-Cartier ; Dame veuve Damase Dépaté, 238, rue Wolfe ; B. Brunette, 395, rue des Seigneurs ; Dame Joseph Plante, 246, rue Aqueduc ; C. David, 565, rue Ste-Catherine ; Dame J.-Bte Guilbeault, 34, rue St-Martin ; Alexandre Lortie, coin des rues Lafontaine et Panet.

Québec.—Joseph Gagnon, 63, rue des Commissaires ; Arthur Gaumont, 91, rue Desfossés ; F.-X. Sanschagrín, coin des rues St-Germain et Ste-Anne ; Edward Little (\$4.00), 45, rue St-Joachim ; Joseph Langlois, 41, rue Franklin ; Ths. Métayer, 41, rue Metcalfe ; Mlle Georgina Roy, 13, rue Colomb ; Hector Joncas, 29, rue St-Eustache.

New-York, E.-U.—P.-Wm. Catudal (\$50.00).

Clyde, Kansas, E.-U.—Etienne Béchard.

Ottawa.—A. Beauchamp, 266, rue Dalhousie.

Drummondville, P.Q.—Mlle G. Trent (\$15.00).

Sainte-Cunégonde.—Dame Etienne Homier, 78, rue Queneville ; Mlle Eléonore Dandurand, 771, rue St-Joseph ; Dame E. Meunier, 689, rue Albert ; Mlle Dina Mailoux (\$10.00), 1271, rue St-Joseph ; Etienne Valiquette, 159, rue Vinet.

Ville Saint-Henri.—Dame Dosithée Gingras, 1334, rue St-Joseph.

Pointe Saint-Charles.—J.-C. Marengo (\$5.00), 20, rue Grand-Tronc.

Une tête sans mémoire est une place sans garnison.—NAPOLÉON I^{er}.